



## TRAVAIL SOCIAL, VIOLENCE CONJUGALE ET MULTICULTURALITÉ

*Roger Herla, psychologue, assistant de direction CVFE.*

**Les femmes d'origine étrangère – et principalement d'Afrique du Nord – représentent une part de plus en plus importante des victimes de violence conjugale accueillies au refuge du Collectif contre les violences familiales et l'exclusion (CVFE), de Liège. Traduisant une féminisation croissante des flux migratoires, ce phénomène interpelle les intervenant-e-s du refuge du CVFE. Comment adapter leurs pratiques d'accueil à des populations appartenant à d'autres cultures ? Comment prendre la mesure des filtres culturels qui interfèrent dans leur travail ? Comment améliorer leur connaissance des cultures de ces femmes venues d'ailleurs ? Autant de questions qui alimentent leur réflexion et réclament des réponses concrètes...**

Confronté(e)s aux nombreuses questions posées par la multiplication des situations de violence conjugale au sein des familles d'origine étrangère, les intervenant-e-s du Collectif contre les violences familiales et l'exclusion (CVFE) ont pris conscience de la nécessité de plus en plus urgente de développer leurs connaissances et leur sensibilité par rapport à la problématique multiculturelle<sup>1</sup>.

Elles (ils) sont évidemment conscientes de pas être neutres lorsqu'elles (ils) travaillent au quotidien avec ces femmes souvent (mal) prises entre deux mondes. Non seulement la rencontre de ces personnes fait résonner en eux (ou interférer à travers eux), comme dans toute relation d'aide, des bribes de leur histoire personnelle, mais en plus ils courent le risque de n'appréhender les discours et les actions de ces femmes venues d'ailleurs qu'à la lumière réductrice de leur culture occidentale et judéo-chrétienne.

Dès lors pas mal de questions se posent. Comment mieux comprendre dans leur détresse ces femmes venues du monde entier ? Comment les rejoindre dans ce qu'elles ont d'unique sans renoncer à un point de vue politique et féministe considérant la violence faite aux

---

<sup>1</sup> Fondé à Liège en 1978 dans une optique militante et féministe, le Collectif contre les violences familiales et l'exclusion (CVFE) est une association mixte dont les terrains d'action sont l'accueil des femmes victimes de violences conjugales et de leurs enfants dans un refuge sécurisé, la formation/insertion des femmes qui désirent reprendre place sur le marché de l'emploi, ainsi que l'information et la sensibilisation du grand public, des enseignants et des professionnels de l'action sociale aux questions de la violence conjugale et de l'égalité entre les femmes et les hommes ([www.cvfe.be](http://www.cvfe.be)).

femmes comme un phénomène universel ? Comment mieux appréhender notre propre culture et rester conscients, dans nos échanges avec les personnes hébergées, des particularités de notre identité sociale ? Pourquoi tant se préoccuper de mieux comprendre ces femmes, de mieux saisir les singularités de leur parcours et de mieux appréhender certains aspects de leur culture ? En quoi cela nous permet-il de travailler plus efficacement avec elles ? Et surtout en quoi cela bénéficie-t-il fondamentalement aux usagères du refuge et à leurs enfants ? Le présent texte envisage de mettre au clair l'état de notre réflexion autour de ces questions et de faire le point sur les expériences récemment engagées<sup>2</sup>.

### Le contexte : un lieu d'hébergement aux traits métissés

Le Refuge du CVFE est une maison d'accueil sécurisée et spécialisée qui héberge chaque année près de 230 femmes et enfants, ce nombre ne correspondant que partiellement à la réalité, dans la mesure où, faute de place, environ 130 demandes ne peuvent être rencontrées. L'accompagnement proposé pendant le séjour a pour finalité d'aider les femmes à se dégager de stéréotypes qui légitiment la violence, à restaurer l'estime d'elles-mêmes, à prendre en considération leurs besoins et ceux de leurs enfants et à susciter la solidarité entre femmes en favorisant le partage de leur vécu. L'équipe veille à garantir l'autonomie et la liberté de chacune, qu'il faut conjuguer avec l'organisation d'une vie communautaire. Elle se soucie beaucoup du bien-être et de la qualité de la vie au refuge.

Sur le terrain, nous constatons que la population des femmes et des enfants hébergés change rapidement. Cette évolution concerne d'abord la diversité des nationalités représentées. La majorité des femmes et enfants concernés est d'origine africaine : Afrique sub-saharienne (Sénégal, Cameroun, Congo, Burundi, Rwanda, Togo) ou Maghreb (généralement le Maroc). Mais ces femmes et ces enfants viennent également d'Albanie, de Biélorussie, de Chine, d'Inde, de l'Île Maurice, de République dominicaine ou de Cuba.

Témoignant de cette « *multiculturalisation* » de la population hébergée, les chiffres sont également frappants : au total, en 2006, des femmes de 27 nationalités différentes ont été hébergées. Dans l'ensemble, pas moins de 46% d'entre elles étaient de nationalité étrangère, dont 33% de Maghrébines. Beaucoup de ces femmes sont primo-arrivantes, ce qui a comme conséquence une augmentation très nette de la durée moyenne d'hébergement qui atteint 73 jours en 2006 (pour la population dans son ensemble).

En d'autres termes, nous devons venir en aide à des femmes et à des enfants qui très souvent se retrouvent à l'intersection de plusieurs types de violences : sociale (isolement, racisme), économique (privations là-bas, précarité ici), familiale (pression au départ, mission à remplir en exil, pression communautaire pour un retour au foyer), institutionnelle (lenteur des procédures, incertitude quant à l'avenir). Pour ces femmes et leurs enfants, la migration, qui offre pourtant des perspectives d'avenir meilleures, se transforme en terreau propice aux violences conjugales, tant leurs fragilités sont multiples et profondes.

Devant ce type de changement, notre intervention doit pouvoir évoluer en fonction des besoins de ses bénéficiaires. Et, en l'espèce, nous devons nous adapter aux bouleversements qui résultent de la féminisation croissante des migrations.

<sup>2</sup> Une version abrégée de ce texte est parue dans la revue *Les politiques sociales* (UCL), 2008, n° 1 et 2, pages 29-42 ([www.lespolitiquessociales.org](http://www.lespolitiquessociales.org)).

## Comprendre ces femmes venues d'ailleurs

« *Pourquoi les femmes retournent chez leur gars ? C'est pas une question de peur ou de dépendance, c'est plus profond : c'est dans les mentalités* » Une travailleuse du Refuge, membre d'une minorité visible et musulmane.

Certes dans un premier temps, les besoins de ces femmes sont les mêmes que ceux de toute autre femme hébergée : sécurité, nourriture, revenus, aide sociale et juridique, garde des enfants. Mais, assez rapidement, les obstacles que nous venons de décrire risquent de provoquer chez elles un profond sentiment d'impuissance, parfois accentué par un fatalisme pieux (« *Dieu décide, c'est le destin* »), aussi apaisant pour les dames que déstabilisant pour l'intervenant-e social-e.

En effet, la tentation peut être grande pour ces femmes meurtries et isolées de retourner avec enfants et bagages auprès du compagnon violent, dans le giron plus ou moins rassurant de la communauté d'origine, mais, pour beaucoup d'entre elles, l'investissement au sein d'un groupe religieux constitue également un moyen de ré-affiliation non-négligeable. Un espace d'appartenance qui représente un soutien important dans une période de grande fragilité, mais qui doit continuer d'interpeller l'intervenant-e social-e travaillant dans une perspective d'émancipation de la femme<sup>3</sup>.

Dans ce contexte, notre travail vise à leur rendre un peu confiance dans leur capacité à poser des choix qui, au moins dans une certaine mesure, orienteront leur vie. Or, pour atteindre de tels objectifs, on ne peut pas, à notre sens, faire l'impasse sur la connaissance des spécificités culturelles et sociales de chacune. Chaque femme connaît sa (sous-)culture ainsi que les valeurs et croyances qui la structurent. Elle sait les rôles et limites qui en découlent. Pour l'aider, nous devons la rejoindre en faisant une large place dans nos échanges avec elle au contexte culturel et traditionnel qu'elle laisse derrière elle mais qui l'a façonnée. Pour lui permettre, le cas échéant, de poser des mots sur les « *mentalités* » dont parle notre collègue (en exergue de ce paragraphe), c'est-à-dire les règles assurant la continuité d'une société aux fondements patriarcaux, telles qu'elles sont intériorisées par chacun et chacune.

Rejoindre chacune de ces femmes, certes, mais sans tomber dans le piège de l'objectivation, c'est-à-dire en évitant de réduire les raisons subjectives de ses actions à des causes objectives : même si les conditions de notre socialisation orientent nos choix et nos actes, ceux-ci ne sont jamais purement déterminés. C'est d'ailleurs dans un acte de liberté, de libération, que cette femme est arrivée jusqu'à nous. En faisant un pas de côté par rapport à des positions familiale et sociale (celles de femme et de mère) à ce point ancrées dans « *les mentalités* » qu'elles en semblent absolument naturelles (et donc immuables), y compris à ses yeux.

Notre rôle, en l'écoutant et en tentant de la comprendre, n'est-il pas dès lors de l'aider à garder la main et de maintenir les conditions de possibilité d'un acte libre, quelles que soient les décisions qu'elle prendra à l'avenir ?

<sup>3</sup> Comme l'explique Anne Devresse, directrice de la Maison d'accueil pour femmes Rue Verte à Bruxelles, dans un texte passionnant : « *Migration et évolution du rapport de genre* ».

## 1. Pourquoi (mieux) comprendre ?

« *Quelle que soit la façon dont nous entrons en contact les uns avec les autres, le fait (que les intervenantEs prennent conscience) de la crainte culturelle de la divulgation peut aider considérablement une personne immigrante – femme, homme ou enfant - à se sentir suffisamment à l'aise pour finalement demander l'aide dont elle a besoin* » Melpa Kamateros, membre fondatrice d'un organisme communautaire desservant les familles de communautés ethnoculturelles au Québec.

Pourquoi vouloir à tout prix rejoindre cette femme, la connaître, la comprendre? Cette question mérite qu'on s'y attarde, même en considérant la posture compréhensive du travailleur social comme *naturellement aidante*, quel que soit le contexte.

Tout d'abord, comme l'exprime ci-dessus Melpa Kamateros, il est certain que l'intervenant-e qui connaît la dame et sa culture d'origine, et qui a à l'esprit les peurs liées à la dénonciation des faits de violence et les pressions communautaires qui y sont associées, sera mieux en mesure de créer les conditions de confiance nécessaires à la divulgation.

Dans le cadre du refuge, ce qui se joue dans une tentative de compréhension, c'est la possibilité d'aller au-delà d'un soutien purement pratique, c'est-à-dire d'une aide sociale et juridique (qui n'en reste pas moins fondamentale). Une des caractéristiques des femmes originaires des minorités visibles est que, pendant leur séjour au refuge, elles se situent sur un chemin entre deux cultures. En les rejoignant dans les singularités de leur parcours et de leur culture, nous sommes convaincus que cela va augmenter leurs chances d'évoluer vers un chemin d'émancipation.

Sans nier les liens puissants qui les attachent à leur compagnon et à leur communauté, nous voudrions :

- leur permettre de s'exprimer sur leur position actuelle (souvent celle de la « *traîtresse* ») et sur la stigmatisation dont elles font souvent l'objet, en leur épargnant de devoir jouer devant nous un rôle (celui de la femme qui ne doute pas, en résumé) qui les épuise et les pousse parfois vers un retour précipité au foyer ;
- rendre possible une conscience plus aiguë de l'entre-deux culturel dans lequel elles se situent, ce qui selon nous accentue leurs chances de trouver peu à peu une place qui soit la leur, une place qui leur permette de concilier les acquis de leur culture d'origine avec les apports de la société d'accueil.

Autrement dit, la compréhension dont il est question ici est double : elle concerne bien entendu l'intervenant-e, mais nous espérons également proposer un espace où la femme victime de violence elle-même trouve l'opportunité de mieux saisir ce qui lui arrive, de prendre du recul par rapport à sa propre histoire.

Au fond, notre objectif est aussi de lui offrir un lieu, une relation privilégiée où il devient possible de dévoiler (démasquer) une partie de cet ordre établi - et sans cesse ré-établi - auquel elle participe, en lui fournissant une opportunité de « s'expliquer », au sens où le sociologue Pierre Bourdieu emploie ce terme. En effet, à condition de substituer aux mots *enquêteur* (sociologue) et *enquêté* ceux d'*intervenant-e* et d'*usager/usagère*, un extrait de *La misère du monde* révèle quelque chose de ce travail de compréhension qui nous concerne au quotidien et des savoirs indispensables à sa réalisation.

Après avoir insisté sur l'importance des « *savoirs préalables* » de l'enquêteur sur les conditions de vie de l'enquêté, Bourdieu souligne que, sans une attention toute particulière à autrui, ces savoirs ne mèneront à rien et « *peineront à nous arracher à l'assoupissement de l'attention que favorise l'illusion du déjà-vu et du déjà-entendu* ».

Les conditions de l'entretien réussi et d'une possible compréhension passent sans doute inaperçues, mais « *en offrant à l'enquêté une situation de communication tout à fait exceptionnelle, affranchie des contraintes, notamment temporelles, qui pèsent sur la plupart des échanges quotidiens, et en lui ouvrant des alternatives qui l'incitent ou l'autorisent à exprimer des malaises, des manques ou des demandes (...), l'enquêteur contribue à créer les conditions de l'apparition d'un discours extra-ordinaire, qui aurait pu ne jamais être tenu, et qui pourtant, était déjà là, attendant ses conditions d'actualisation. (...) Certains enquêtés, surtout parmi les plus démunis, semblent saisir cette situation comme une occasion exceptionnelle qui leur est offerte de témoigner (...), une occasion aussi de s'expliquer, au sens le plus complet du terme, c'est-à-dire de construire leur propre point de vue sur eux-mêmes et sur le monde et de rendre manifeste le point, à l'intérieur de ce monde, à partir duquel ils se voient eux-mêmes et voient le monde (...)* »<sup>4</sup>.

## 2. Des enjeux complémentaires

Au fil du temps, grâce notamment à la présence au sein de nos équipes de travailleuses issues elles aussi de l'immigration, nous avons mieux pris conscience des enjeux du travail à fournir. L'amélioration de notre intervention en contexte multiculturel et notre soutien aux femmes et familles primo-arrivantes se joue en effet à différents niveaux : ceux du *savoir*, du *savoir être* et du *savoir faire*.

- **Savoir**

Ce qui est visé ici, ce sont de meilleures connaissances théoriques sur des thèmes pertinents, telles l'histoire de l'immigration vers la Belgique, la situation particulière des demandeurs d'asile et des réfugiés ou encore les spécificités d'une culture (d'une population) qu'on sera amené à rencontrer plus souvent (dans le cas du refuge, nous pensons évidemment aux différents aspects de la culture arabo-musulmane).

Notre volonté est de développer nos connaissances *intellectuelles* de la question. Car si chacunE apprend au contact des femmes hébergées et de leurs enfants, le savoir ainsi acquis de façon informelle mérite d'être approfondi et complété via différents biais. Le tout, en développant nos connaissances, étant d'éviter l'écueil d'un culturalisme qui réduit l'« autre » à une certaine représentation de sa culture et nie la complexité de sa personne.

- **Savoir être**

Si le travail que nous menons nous pose question en nous confrontant à diverses histoires et cultures, c'est bien parce que notre propre intervention n'est pas neutre. Nous sommes aussi le fruit d'une socialisation, d'une culture (ou de cultures) particulière(s). C'est pourquoi il est important de se donner les moyens d'une compréhension « par l'intérieur », d'une prise de conscience du rôle et de l'influence de sa (ou ses) culture(s) sur ses modes de pensée, ses attitudes et ses comportements.

Autrement dit, l'amélioration de notre intervention en milieu *multiculturel* passe notamment par la formation à l'intervention *interculturelle*<sup>5</sup>. C'est pourquoi l'un des

<sup>4</sup> Bourdieu (Pierre), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, pages 914-915.

<sup>5</sup> Par « *multiculturelle* », nous entendons une société où cohabitent de multiples communautés culturelles. Par contre, nous considérons une intervention comme « *interculturelle* » dans la mesure où elle vise la possibilité d'une rencontre entre intervenants sociaux et personnes issues de ces différentes communautés dans le respect de leurs identités diverses et complexes, mais aussi des potentialités d'émancipation identitaire portées par chacun.

objectifs des démarches proposées aux équipes du refuge ces dernières années était d'aider l'intervenant-e à mieux cerner ses propres représentations, à faire émerger son cadre de référence, ses images souvent inconscientes (stéréotypes) et les origines socio-familiales de ces images, afin de pouvoir mieux identifier les principales zones d'achoppement entre cultures et par conséquent les domaines d'intervention délicats susceptibles de provoquer incompréhension et « *choc culturel* ».

- **Savoir faire**

Le processus d'aide, les animations de groupe et entretiens que nous proposons sont culturellement marqués. Par exemple, essentiellement basés sur la communication verbale dans la langue du pays d'accueil, ils sont centrés sur la personne aidée dont il est attendu qu'elle se mobilise pour arriver avec notre aide à la solution de ses problèmes. Ce qui relève de l'évidence pour nous peut s'avérer déstabilisant pour une interlocutrice originaire d'une communauté qui n'accorde pas la même prévalence à l'individu.

Dans la mesure où nous avons conscience que notre intervention n'est pas la panacée, qu'elle mérite d'être pensée, questionnée et parfois renouvelée, nous devons nous donner les moyens de proposer de nouveaux modes d'accompagnement aux femmes victimes de violences. Une rencontre interculturelle réussie (c'est-à-dire qui permet de dépasser le stade du multiculturel) réclame en effet de nombreux ajustements.

### De nouveaux modes de rencontre et d'intervention

Les trois niveaux de connaissance présentés ci-dessus ne sont évidemment séparés qu'en théorie. Ils sont dans la réalité profondément interdépendants : proposer un nouveau dispositif de rencontre avec les femmes (savoir faire) va entraîner une meilleure appréhension de certains traits culturels (savoir) qui vont eux-mêmes venir questionner ou résonner chez l'intervenant-e (*savoir être*).

Dans le prolongement d'un appel d'offre lancé par le département des Affaires sociales du Gouvernement wallon en 2007, des approches nouvelles sur le terrain de la multiculturalité ont été mises en œuvre :

- des expériences d'intervention novatrices visant une meilleure connaissance de la problématique ont été poursuivies et développées ;
- une journée de réflexion a été organisée en octobre, au théâtre du Trianon à Liège, sur le thème « Migrations et violences conjugales. Entre constats à poser et défis à relever : regards croisés » ;
- enfin, une formation à l'intervention interculturelle a été mise sur pied pour les travailleuses du Refuge.

Un des fils rouges du projet était le développement d'une meilleure connaissance de la problématique des violences conjugales en contexte migratoire. Dans un premier temps, nous avons décidé de nous concentrer sur les femmes maghrébines qui représentent un tiers des personnes hébergées au refuge<sup>6</sup>.

Le sentiment parfois ressenti par les intervenant-e-s de proposer une intervention en décalage avec les besoins et demandes des femmes a amené l'équipe du refuge à creuser

<sup>6</sup> En tenant compte des femmes belges d'origine marocaine, on atteint le chiffre de 40% de la population hébergée.

la problématique en vue d'une plus grande adéquation de ses pratiques. Nous avons multiplié les rencontres individuelles et collectives avec ces femmes, brassant au passage un savoir important sur les conditions dans lesquelles elles sont puis se retrouvent à l'intersection de diverses violences, dont celles subies au sein du couple et/ amenées à migrer ou de la (belle-) famille.

### ***Des intervenantes passent les frontières***

Fréquemment associées en co-intervention dans le cadre de permanences extra muros ou d'accompagnement de femmes hébergées, Marisa Giancane, directrice du refuge et Aïcha Ait Hmad, intervenante auprès des femmes et des enfants, ont été particulièrement frappées par l'évolution marquée de la population. L'origine berbère d'Aïcha n'est pas sans résonances face aux trajectoires des femmes maghrébines. Traductrice épisodique au départ, elle s'est ensuite investie dans la réflexion sur le suivi, le soutien et le dialogue à établir avec ces femmes « *venues d'ailleurs* ».

Rappelons encore une fois que, chez ces femmes, la violence conjugale vient se superposer aux multiples fragilités qui les caractérisent (statut précaire sur le territoire, contexte migratoire, barrières linguistiques, etc.). Aïcha constate : « *il me semblait que nous n'avions pas réussi à rejoindre la souffrance de ces femmes. J'avais parfois le sentiment qu'elles récitaient notre analyse de la violence comme une leçon apprise docilement et s'engageaient dans des démarches juridiques afin de nous plaire parce que nous étions leur seule 'famille'. Il y avait tant de clôtures entre nous, des clôtures culturelles inconditionnelles et exclusives. Ce sont ces frontières que nous avons voulu franchir* ». Ce projet s'est concrétisé par l'organisation de moments de rencontres-confrontations avec des femmes arabo-musulmanes (hébergées ou non), à travers deux dispositifs.

- **Connaître, reconnaître... construire**

Tout d'abord, des animations de groupe centrées sur la Moudawana (code de la famille marocain) en tant qu'institution socialement structurante ont permis d'aborder des questions-clés telles que la maternité, le mariage, la virginité. Associés à ce travail en groupe, les lectures, les rencontres, le retour sur soi des travailleuses ont contribué à approfondir la connaissance de la société maghrébine contemporaine (savoir). Quelques exemples :

*Le rôle de mère et d'épouse, l'importance de la famille.*

Pour 98% de la population marocaine, les femmes n'ont pas de raison d'être en dehors du mariage et de la procréation<sup>7</sup>. Cette conception peut être rapprochée du code de l'honneur (el Hechma) selon lequel la femme doit être digne de l'image qu'on lui assigne et se soumettre à nombres d'impératifs pour n'altérer en rien par sa conduite l'honneur des siens ou celui de son époux.

*L'impact de la Moudawana.*

La réforme progressiste du code de la famille, qui a eu lieu en 2003, ne suffit pas pour transformer les rapports sociaux : les femmes restent considérées comme des mineures soumises à l'obéissance des hommes. Par contre, ce nouveau code peut être un moyen de pression pour faire évoluer les mentalités.

*L'immigration féminine.*

<sup>7</sup> Selon une étude récente sur les valeurs de la société marocaine

Les femmes maghrébines hébergées au Refuge sont souvent des immigrées de fraîche date. Leur parcours d'une culture à l'autre, d'un contexte familial, social, géographique, économique vers un autre, les rend très fragiles. Cette perte de repères est en soi une souffrance.

- **Vers une co-intervention : un dispositif d'entretien à deux voix**

Pour tenir compte du contexte culturel particulier de ces femmes, le dispositif de l'entretien individuel en face à face a été adapté pour devenir un entretien « à deux voix » (savoir faire), en faisant appel à deux outils méthodologiques :

*La thérapie narrative (discursive)* dont l'objectif est de chercher à comprendre l'influence de certaines histoires dominantes sur la personne. A la manière du conte, pratique essentiellement féminine dans la tradition maghrébine, cette technique agit comme une instance symbolique « *qui va permettre à la femme de se situer entre le permis et l'interdit, entre la confusion et la vérité* » ;

*L'approche générationnelle* qui prend en considération le trajet familial de la souffrance afin d'en éviter la reproduction. Il est utile d'établir des ponts entre ces femmes, leurs enfants et les mères qu'elles ont eues en leur demandant ce qu'elles vivaient quand elles étaient enfants et ce que vivent aujourd'hui leurs enfants.

Dans un lieu neutre, situé en dehors de l'espace privé (familial) du refuge, les deux intervenantes proposent aux femmes un suivi susceptible de les aider à s'approprier les mondes culturels différents auxquels elles sont confrontées et à réinterpréter les valeurs traditionnelles. Les femmes discutent du sens des mots, nuancent, précisent et surtout s'interrogent... Un va-et-vient entre les trois personnes présentes, entre là-bas et ici, entre le présent et le passé peut déboucher sur « *un doute constructif* ».

La présence conjointe d'une intervenante « *initiée* » à la culture d'origine et d'une « *non-initiée* » permet un questionnement apparemment naïf, parfois provocateur, mais bienveillant, tendu vers une prise de conscience de ses responsabilités par l'interlocutrice. Et si l'échange se marque au départ de différences culturelles, l'un de ses objectifs est la reconnaissance, voire l'épanouissement, d'une identité qu'on a envie de qualifier d'interculturelle.

***Des ateliers artistiques comme lieu de rencontre interculturelle***

Pendant les deux mois d'été, des ateliers artistiques ont réuni huit femmes d'origine maghrébine ayant été hébergées ces dernières années au refuge. Encadrées par une animatrice, une artiste et une sociologue<sup>8</sup>, ces femmes se retrouvaient une après-midi par semaine dans un lieu dont l'atmosphère était particulièrement propice à la création sous toutes ses formes. Chaque séance était centrée sur une des questions qui sous-tendent l'intervention en matière de violence conjugale, quelles que soient l'origine et l'histoire des femmes concernées : l'amour, le couple, la violence, la migration, la société d'accueil, les idéaux.

A l'origine, il s'agissait d'utiliser un outil d'expression autre que la parole. Mais au final, le support artistique a permis l'émergence d'une parole plus informelle et plus forte, grâce aux images, aux métaphores produites, une parole plus directement reliée aux émotions. Les œuvres créées se sont révélées des supports pour le récit des femmes, des cadres imagés permettant de verbaliser ce qu'elles ressentaient, d'identifier leurs émotions et de les exprimer.

<sup>8</sup> Il s'agissait respectivement de Leïla Malavasi, Jentiane Angeli et Stéphanie Coppée

Espaces d'échange entre intervenants d'ici et femmes venues d'ailleurs, lieux de rencontre et de médiation interculturelle, ces ateliers ont permis aux femmes et aux intervenantes de se questionner sur l'influence de leurs cultures respectives, sur leurs comportements, leurs valeurs et leurs attitudes. Mais aussi de repérer ce qui, au-delà des différences culturelles, rassemblait les participantes en termes d'oppression et d'aspirations.

Pour les femmes, ces moments de rencontre ont été l'occasion de se raconter à nouveau, de se renforcer mutuellement dans les choix courageux qu'elles ont posés, de prendre du recul à travers les récits des autres femmes sur la maîtrise qu'elles ont gagnée sur leur propre trajectoire de vie, de réaffirmer la liberté qu'elles ont conquise et la valeur inestimable qu'elle revêt à leur yeux.

A travers cette nouvelle expérience d'animation de groupe, les intervenant-e-s ont pu également prendre conscience du fait que les valeurs sous-tendant l'action du Collectif (féminisme, égalité femmes-hommes, épanouissement personnel, autonomie individuelle) ne font pas nécessairement écho chez ces femmes venues d'ailleurs. Leurs besoins ne sont pas toujours en adéquation avec une intervention qui, à leurs yeux, ne fait pas nécessairement sens dans l'immédiat.

### ***Une journée de travail « Migrations et violences conjugales »***

Pour mener à bien notre objectif de disséminer nos questionnements et avancées au sein de notre réseau de partenaires potentiels ou effectifs, nous avons organisé une journée de travail intitulée « *Migrations et violences conjugales. Entre constats à poser et défis à relever : regards croisés* »<sup>9</sup>. Une animatrice, cinq intervenant-e-s, un journaliste accélérateur de pensée appelé à conclure la journée et soixante-cinq participant-e-s, membres du Collectif ou issu-e-s de services variés du réseau liégeois et wallon, tels étaient les ingrédients humains de cette journée de travail.

Le sens et les enjeux que nous associons à une telle initiative étaient spécifiés dans le texte présentant le programme officiel de la journée, que nous reprenons ici : « *Parce que les populations que nous rencontrons dans le travail social sont de plus en plus diversifiées. Parce que cette multiculturalité pose aux intervenant-e-s de nombreuses questions théoriques et pratiques. Parce que les conséquences des migrations varient selon le genre et que nos expériences de terrain doivent aider à mettre en lumière ce phénomène. Parce qu'affiner notre intervention auprès des victimes de violences familiales issues des minorités ethnoculturelles passe par la prise en compte de leurs conditions d'exil et/ou de leurs spécificités culturelles. Pour ces raisons-là et pour bien d'autres encore, nous sommes convaincus qu'il est urgent de réunir travailleurs sociaux et chercheurs, de susciter les échanges, de faire circuler les questions et connaissances, de mettre nos pratiques en résonance.* »

<sup>9</sup> Cette journée s'est déroulée le 18 octobre 2007 à Liège, dans la cafétéria du théâtre du Trianon.

- **Travailler en réseaux**

Le bilan que nous tirons de cette journée de travail est globalement satisfaisant. La journée a d'abord permis de rassembler des travailleurs sociaux dont l'un des points communs est peut-être de ne pas se contenter du monde tel qu'il est, de la société, des rapports sociaux tels qu'ils existent. Les intervenants sociaux cherchent tous et toutes (ou devraient chercher?) à mieux comprendre, à mieux appréhender un monde, une réalité sociale qui ne nous convient pas. Chacun-e à notre niveau nous tentons (devrions tenter?) de travailler le social pour aller vers un monde moins injuste.

Or, qu'ils soient membres de la police, de l'université, d'une maison d'accueil, qu'ils soient engagés à un niveau politique, juridique, associatif, militant l'intervenant ne peut faire l'impasse, ignorer les questions que nous posent sans cesse les mouvements migratoires et plus encore – sur le terrain - les individus, les personnes qui sont pris dans ces mouvements, les femmes, les hommes et les enfants qui se déplacent vers la Belgique avec l'espoir de s'y installer. Plus ou moins contraint-e-s, plus ou moins bienvenu-e-s, puis, au moment où nous les rencontrons, plus ou moins fragilisé-e-s par leur parcours, leur histoire, les conditions de leur arrivée puis de leur séjour sur ce territoire.

La journée a donc permis de rassembler sur de telles questions des intervenants trop peu souvent amenés à se rencontrer, elle a fourni des éléments de réflexions et de débats et a créé des conditions propices au travail de réseau. Concrètement, elle a par exemple débouché pour l'équipe du refuge sur des accords de principe concernant des journées de formations à venir et des rencontres d'intervision.

- **Disséminer les savoirs**

Par ailleurs, les différentes interventions ont joué leur rôle. Hassan Boussetta (chercheur, ULg) et Claudie Lesselier (militante et chercheuse, Paris) ont apporté leur contribution à l'élargissement de notre savoir sur les questions qui nous préoccupent. Leurs communications illustraient les apports complémentaires de démarches sociologiques quantitative et qualitative. Démontrant notamment au passage combien les femmes migrantes (que ce soit vers la France ou la Belgique) sont dépendantes des stratégies et pressions élaborées dans la société de départ par la communauté dont elles sont issues.

Maria-Gladys Busse (psychothérapeute et collègue de J. Barudy à l'asbl Exil, Bruxelles) a ensuite apporté son regard d'experte de l'intervention auprès des familles en contexte migratoire. Insistant sur les souffrances invisibles endurées par les enfants dans le cadre des violences familiales et conjugales, elle a présenté le travail de groupe avec les enfants et les liens de solidarité qui en ressortent, les présentant comme de réelles ressources thérapeutiques.

Les contributions de Marisa Giancane et Stéphanie Coppée (respectivement directrice et intervenante-chercheuse au Refuge) étaient pour nous l'occasion de rendre publiques et de soumettre aux interrogations des collègues et partenaires des pratiques (savoir faire) qui restent innovantes au sein de l'association.

- **Une réflexion partant du terrain**

Quant à Hugues Dorzée (journaliste au Soir) il a su, en clôture de la journée, resituer nos préoccupations dans un cadre sociétal plus large tout en insistant sur l'importance de nommer les problèmes sans crainte de « faire le lit de l'extrême droite ». Son intervention mettait l'accent sur l'urgence d'une réflexion partant du terrain et menée

par « des hommes et des femmes de bonne volonté » sous peine de voir certains sujets confisqués par les divers extrémismes. Elle soulignait combien le thème de la religion (et donc celui de la laïcité) était aujourd'hui re-devenu prioritaire et l'importance d'aborder de front les questions que nous pose le retour du religieux en tant qu'intervenant-e-s du social. Ce qui passe, comme le rappelait le journaliste, par des prises de position claires quant aux valeurs fondatrices de notre intervention (féminisme et laïcité, notamment).

### ***Une formation à l'approche interculturelle***

L'organisation d'une formation à l'intervention interculturelle nous apparaissait comme un objectif prioritaire. Alors que nous avions prévu au départ de travailler avec deux formatrices québécoises qui ont créé une formation spécifiquement destinée aux équipes des maisons d'accueil en violence conjugale, nous avons finalement fait appel au Centre Bruxellois d'Action Interculturelle ([www.cbai.be](http://www.cbai.be)). Créée en 1981 cette association travaille à la promotion active des relations interculturelles à Bruxelles en particulier et dans la société belge en général. Elle poursuit cet objectif au travers de quatre axes : l'information des réalités migratoires (publications, revue mensuelle..), la diffusion culturelle, le soutien au secteur associatif et la formation.

L'intitulé de la formation est : « *Sensibilisation à l'approche interculturelle comme démarche à intégrer dans les pratiques d'accueil des femmes et des enfants dans un refuge collectif contre les violences familiales et l'exclusion* »<sup>10</sup>. En quatre journées (dont la dernière visera, début 2008, à « *assurer un suivi et un ajustement des pratiques professionnelles mises en place suite à la formation* »), l'objectif était à la fois modeste et ambitieux puisqu'il s'agissait : d'identifier de façon réflexive notre cadre de référence, d'appréhender la dimension culturelle agissante dans notre pratique professionnelle, de décoder les chocs culturels en repérant les zones sensibles de notre point de vue et de celui de notre public et finalement de développer l'un ou l'autre outil interculturel efficace dans notre réalité (savoir, savoir être et savoir faire).

Tirer un bilan de l'impact d'une telle formation sur nos pratiques serait prématuré. Toutefois, comme le souligne le Collectif du même nom, « *les mots sont importants* » et l'apport théorique autour des termes si vastes d'identité puis de culture, ainsi que les exercices et documents associés à ces mises au clair se sont révélés pertinents, voire passionnants. On peut aussi constater que ce type de formation nous donne des armes et nourrit l'envie de continuer à définir nous-mêmes ce qui fonde notre intervention, les valeurs non-négociables qui la justifient. Sous-jacente aux questions de l'identité et de la culture, celle de l'universel - et donc du relatif - a constitué un des fils rouges de ces journées de formation, soulevant des questions telles que : comment le définir nous-mêmes ? Comment et jusqu'où le défendre, le porter ? Peut-il évoluer ?

## **Conclusion**

Ces diverses expériences ont confirmé l'hypothèse selon laquelle, tout en ne transigeant ni sur les objectifs qui concernent l'égalité entre les hommes et les femmes, ni sur le refus catégorique de toute forme de violence, le travail social au refuge ne peut faire l'impasse sur un travail réflexif de fond. C'est en nous souvenant que nos conceptions de l'amour, du

<sup>10</sup> Donnée par Marc André (formateur depuis sept ans au CBAI), la formation regroupait quatorze intervenant-e-s du refuge. Témoin du fait que la problématique ne nous était pas complètement étrangère malgré l'absence jusque-là de formation spécifique, le formateur a proposé le sous-titre « *De l'expérience à l'expertise* ».

couple, de la femme, de la violence, de la liberté sont des constructions sociales que nous pourrions mieux rejoindre les femmes dans leurs propres cadres de référence (savoir être) et espérer une meilleure compréhension mutuelle. Pour les intervenant-e-s, ce type de travail représente une opportunité unique pour re-questionner leurs pratiques professionnelles, loin des impératifs imposés par le travail quotidien au sein du refuge.

#### Références bibliographiques

(Les textes du CVFE sont accessibles sur le site [www.cvfe.be](http://www.cvfe.be))

AÏT HMAD A., « *Faire face à la violence familiale en milieu multiculturel. Questionnements et pratiques au sein du refuge du CVFE* », Liège, CVFE, 2006, 10 pages.

BOURDIEU P. (sous la direction de), *La misère du monde*, Paris, Le Seuil, 1993, 960 pages.

HENSGENS P., AÏT HMAD A., « *La nouvelle Moudawana, outil de travail avec les femmes victimes de violences* », Liège, CVFE, 2006, 3 pages.

HERLA R., « *Femmes d'ailleurs, intervenant-e-s d'ici. Multiculturalité au refuge : pratiques, questionnements, perspectives* », Liège, CVFE, 2004, 8 pages.

« *La violence conjugale en milieu ethnoculturel : s'informer pour mieux prévenir.* », co-réalisé par la Table de concertation en violence conjugale de Montréal et l'Université du Québec à Montréal, 2003.

REMACLE X., *Comprendre la culture arabo-musulmane*, Paris, Editions Vista, 2002, 230 pages.

**Collectif contre les violences conjugales et l'exclusion** (CVFE asbl) : 9, rue Sœurs de Hasque - 4000 Liège

**Publications** (analyses et études) : [www.cvfe.be](http://www.cvfe.be)

**Contact** : René Begon - [renebegon@cvfe.be](mailto:renebegon@cvfe.be) - 04 250 96 87

*Avec le soutien du Service de l'Education permanente de la Communauté française et de la Région wallonne*